

## NICOLAE BĂLCESCU EN FRANCE ET SA RÉCEPTION DE BYRON

NICOLAE LIU

Parmi les fondateurs de la Roumanie moderne, la personnalité de Nicolae Bălcescu (1819-1852), un des grands historiens roumains et la plus lumineuse figure de dirigeant de la Révolution roumaine de 1848, occupe une place à part. Il a réuni l'activité de l'homme de lettres avec l'activité politique au service de la liberté, de l'unité et du progrès, de sa « bien aimée » patrie, divisée alors sous la domination de trois Empires étrangers, ottoman, autrichien et russe, et en même temps pour la démocratie et la fraternité de tous les peuples. Sa vie ardente et son activité fébrile sont restées un modèle de grande élévation morale, dans la conscience de sa génération et des générations suivantes.

Les traits les plus nobles de sa pensée, de ses actions, de son oeuvre conservent encore aujourd'hui, pour les Roumains, la valeur de l'exemple. « Connu et très estimé par le public littéraire de toute la Roumanie » – écrivait Vasile Alecsandri, le grand poète roumain de l'époque, trois ans après la mort de N. Bălcescu –, avec lui s'est éteinte « une lumière douce dans des ténèbres affreuses »<sup>1</sup>. Et Jules Michelet, qui a utilisé les informations de Bălcescu dans son oeuvre, l'a caractérisé, en dépit de sa jeunesse, comme « un érudit de premier ordre et pourtant un esprit pratique très lumineux ». Il a déploré la mort prématurée de son ancien élève au Collège de France, qui l'a empêché d'être « le grand historien de son pays » et « sans nul doute, un de ses chefs les plus sages »<sup>2</sup>.

Formé à l'école des classiques gréco-latins et des anciens écrits historiques de son peuple, mais aussi à celle de la philosophie des Lumières, de l'idéologie de la Révolution française et de l'historiographie romantique de son temps<sup>3</sup>, Nicolae Bălcescu a été un grand admirateur et ami de la France. Pendant ses études au Collège de Bucarest, il s'est fait distinguer par ses connaissances de langue française. Il a passé plusieurs années en fréquentant les bibliothèques et les cercles culturelles et politiques de la Ville Lumière et a participé effectivement à la révolution du février 1848, lorsqu'il a envoyé à son ami V. Alecsandri, qui se

---

<sup>1</sup> Dans sa revue « România literară », I, 1855, n° 1, p. 3.

<sup>2</sup> Jules Michelet, *Légendes démocratiques du Nord*, Paris, 1854, p. 305 et suiv.

<sup>3</sup> Sur la formation intellectuelle de l'historien roumain et sur ses liaisons intimes avec l'historiographie de son temps, voir notre étude : *Nicolae Bălcescu și istoriografia romantică*, dans « Revista de filozofie », XVI, 1969, n° 9, pp. 1129-1138.

trouvait à Iași<sup>4</sup>, un lambeau de velours qu'il avait détaché lui-même à Tuileries du trône de Louis Philippe, avec l'annonce de la République et de la prochaine « liberté du monde ». Il a fait partie du comité de direction de la Société des étudiants roumains de Paris, patronnée par Lamartine, a publié des articles et des études en français et a connu personnellement les esprits français représentatifs du temps.

S'il n'a pas cultivé probablement la fiction littéraire et si on ne lui peut pas attribuer avec certitude que la présentation et la première version roumaine du grand poème en prose *Cântarea României* (Le Chant de la Roumanie), évocation lyrique du passé de la lutte nationale, avec des accents messianiques, éditée en 1850 à Paris<sup>5</sup>, en revanche Nicolae Bălcescu a donné l'expression plénière de ses dons littéraires dans son oeuvre d'historien et de publiciste.

L'ouvrage dans lequel ces dons sont les plus évidents est la grande monographie *Românii sub Mihai Voevod Viteazul* (Les Roumains sous le règne de Michel le Brave), chant de cygne et en même temps le couronnement de son oeuvre. Dédiée à l'époque héroïque de la lutte victorieuse pour la liberté et l'unité nationale des Roumains à la fin du XVI<sup>e</sup> et au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, elle a été conçue, d'après l'expression de son auteur, comme un « poème historique ». C'est aussi l'ouvrage pour l'élaboration duquel N. Bălcescu a lu et relu la poésie de Lord Byron.

Si pour Bălcescu « les premiers historiens furent les poètes », son oeuvre, sa correspondance et autres témoignages de l'époque nous donnent l'image d'un lecteur attiré par la création poétique roumaine et étrangère, doué d'esprit critique et d'une mémoire peu commune<sup>6</sup>. Ses penchants artistiques ont été dirigés naturellement vers la poésie d'évocation historique et d'élan romantique pour la liberté, mais également vers la satire sociale et la réfutation courageuse du présent insupportable. C'est ce qui explique dans une grande mesure l'attraction éprouvée par l'historien roumain pour certains vers ou poèmes du représentant le plus illustre et le plus contesté du Romantisme anglais.

---

<sup>4</sup> Iași était la capitale de la Moldavie, ainsi comme Bucarest celle de la Valachie. Les deux « Principautés danubiennes » subissaient « la suzeraineté » de l'Empire ottoman et « le protectorat » de l'Empire russe.

<sup>5</sup> Le poème, plus proche du modèle de Lamennais que de celui de Byron, a été attribué à Bălcescu par des nombreux contemporains, qui n'ont pas pu croire, à juste raison, dans la fiction romantique d'un manuscrit anonyme retrouvé dans les Carpates. Il a paru en 1850 à Paris, dans le premier numéro de la revue « România viitoare », publiée par l'historien. La vraie paternité de l'original français appartient à l'écrivain et révolutionnaire de 1848 Alecu Russo, ami moldave de N. Bălcescu et V. Alecsandri, originaire de la Bessarabie, occupée par les Russes en 1812.

<sup>6</sup> « Il récita par coeur centaines de vers, comme s'il les aurait lus dans un livre. » – J. Voinesco, *Nicolae Bălcescu*, [Paris, 1852], pp. 2-3.

Au commencement de juin 1846, quand N. Bălcescu est parti pour Paris, en prenant le bateau autrichien sur le Danube, l'oeuvre de Byron était relativement bien connue dans les pays roumains, ainsi que sa vie de passion et d'aventure. Des échos ont été enregistrés immédiatement après la mort prématurée du poète au service de la libération de la Grèce<sup>7</sup>. La principale contribution à la diffusion de son oeuvre est revenue longtemps aux traductions françaises, mais dans les quatrième et cinquième décennies les versions roumaines se sont multipliées<sup>8</sup>. Dans ces conditions, il est presque certain que N. Bălcescu a connu, avant son départ en France, les plus notables poèmes et poésies de l'écrivain anglais. Mais seulement en France il a senti la nécessité de noter ce qu'il a lu.

Deux considérations ont déterminé cette décision : premièrement, le désir de Bălcescu de faire en même temps science et art et d'élaborer, dans l'esprit de l'historiographie romantique, une monographie qui devait être en même temps un « poème historique », ressuscitant l'époque de la première réunion des trois pays roumains : la Valachie, la Transylvanie et la Moldavie. Cette décision était communiquée à V. Alecsandri par une lettre envoyée de Paris, datée le 1<sup>er</sup> octobre 1847, par laquelle il conseillait à son ami d'écrire à son tour un « poème épique sur la conquête de la Dacie » par Trajan et la naissance du peuple roumain.

En second lieu, l'an 1847 a été marqué par l'apparition en roumain des deux premiers chants du dernier grand poème de Byron, *Don Juan*, par laquelle s'achevait la longue série de traductions en prose de l'oeuvre du poète anglais, commencée par I. Heliade Rădulescu en 1834. La nouvelle traduction, parue en brochure à Bucarest, a pu parvenir aux Roumains de Paris par des voies diverses, dont une était la bibliothèque de leur Société des étudiants. L'annonce de la mise sous presse ou les discussions provoquées par l'apparition du livre parmi les membres de la Société, dont le secrétaire, C.A. Rosetti, était lui-même le traducteur d'un grand poème de Byron, *Manfred*, ont influencé peut-être la décision de Bălcescu de consulter une édition plus complète de *Don Juan*.

Ce qu'on peut affirmer avec certitude c'est la présence dans ses manuscrits des extraits du poème de Byron<sup>9</sup>. En identifiant ces passages par la confrontation

---

<sup>7</sup> Sur nos contributions dans cette direction, voir « România literară », VII, 1970, n° 16, p. 12. Le texte complet des deux rapports adressés le 18 mai et le 4 juin 1824 à René de Chateaubriand, alors ministre des Affaires Étrangères, par Hugot, le consul général français à Bucarest, sur la mort de Byron et ses premiers échos politiques, dans le vol. III de la collection E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, éd. par Nerva Hodoș, București, 1912, p. 1145, n° MMCX et pp. 1147-1148, n° MMCXIII.

<sup>8</sup> Sur les rencontres de la littérature roumaine avec l'oeuvre de Byron, voir Émile Turdeanu, *Lord Byron dans la poésie roumaine*, dans « Revue des études roumaines », III-IV, 1957, p. 65-81.

<sup>9</sup> Biblioteca Academiei Române – București (ci-après : BAR), ms. 81, ff. 110-111.

avec les traductions françaises du temps, nous avons identifié aussi le texte utilisé par l'historien roumain.

Si Ion Heliade Rădulescu avait pris comme intermédiaire pour ses interprétations la traduction la plus ancienne et répandue, celle d'Amédée Pichot, probablement dans une de ses premières éditions, qui comprend seulement les premiers deux chants de *Don Juan*, N. Bălcescu a choisi l'une des plus récentes éditions de la version de Benjamin Laroche, plus proche de l'original et élaborée « d'après la dernière édition de Londres », c'est à dire la cinquième (1842) ou la sixième (1847) de la traduction de Paris. Mais ce qui a attiré notamment l'attention de Bălcescu c'est la publication du poème *Don Juan* tout entier, ainsi comme il est resté à la suite du départ en Grèce et de la mort inattendue de son auteur, interrompu avant l'achèvement du XVI<sup>e</sup> chant.

Les passages reproduits par l'historien roumain respectent, à des modifications près, la version française, à l'exception d'une notation traduite en roumain. Les voilà dans l'ordre du manuscrit, avec nos indications des chants et des stances :

« Comme un lion qui sort de sa tanière, l'armée<sup>10</sup> s'avança, les muscles et les nerfs tendus pour le carnage ; hydre humaine sortant de son marais pour souffler la destruction sur sa voie sinueuse, ayant pour têtes des héros, têtes à peine coupées qu'elles étaient remplacées par d'autres. » [*Chant huitième, II*]

« Au même instant s'éleva un cri universel d'Allah, qui, non moins bruyant que la voix des foudres de la guerre, alla jeter à l'ennemi un orgueilleux défi. "Allah" répétèrent la ville, le fleuve et le rivage. Et dans les nuages étendus comme un voile épais sur les combattants vibra le nom de l'Éternel. Écoutez ! À travers tous les bruits, un bruit domine : "Allah, Allah hu !" » [*Chant huitième, XLIII*]

« Ils tiraient<sup>11</sup> et enlevaient des rangs tout entiers. Comme le vent balaie l'écume des flots. » [*Chant huitième, XLIV*]

« La flamme arrivait<sup>12</sup> par torrents. » [*Chant huitième, XLV*]

« Se luptau ca niște tigri flămânzi [Ils luttèrent comme des tigres affamés]. »<sup>13</sup> [*Chant huitième, XLIX*]

« La baïonnette perce et le sabre tranche et partout des vies sans nombre sont détruites, comme l'année expirante disperse les feuilles pourprées alors que la forêt, dépouillée sous le souffle des vents glacés, s'incline et gémit ; ainsi gémit la cité dépeuplée, restée nue et veuve de ses enfants, les meilleurs et les plus

<sup>10</sup> Dans la traduction de B. Laroche : « L'armée comme un lion qui sort de sa tanière. »

<sup>11</sup> Ibidem : « Les Turcs, de derrière les travers et les flancs des bastions voisins, tiraient comme de beaux diables. »

<sup>12</sup> Ibidem : « Arrivant. »

<sup>13</sup> Ibidem : « Continuaient à combattre comme des tigres qui ont l'estomac vide. »

courageux ; elle tombe, mais en éclats vastes et imposants, comme tombe le chêne avec les mille hivers accumulés sur sa tête. » [*Chant huitième, LXXXVIII*]

« Potemkine<sup>14</sup>, cet enfant gâté de la nuit (car le jour ne vit jamais ses mérites). » [*Chant septième, XLI*]

« Cet homme, haut de six pieds, fit naître un caprice proportionné dans le coeur de la souveraine des Russes, qui mesurait les hommes comme on mesure un clocher. » [*Chant septième, XXXVII*]

« Il mourut sous un arbre, sur le sol de la verte province qu'il avait dévastée, comme une sauterelle dans le champ qu'a flétri son passage. » [*Chant septième, XXXVI*]

Indubitablement, en notant des images et des réflexions satiriques ou des formulations épigrammatiques et apophtegmatiques, N. Bălcescu a cherché des modèles de style à un moment où il s'apprêtait à écrire l'histoire du héros national roumain Michel le Brave.

De la même époque datent et la même fin explique les passages plus nombreux que nous avons identifiés dans le même manuscrit, comme extraits de l'ouvrage romantique et libéral d'Elias Regnault, *Histoire de Napoléon* (Paris, 1846, 4 vol.). Nous avons démontré à cette occasion que si le mobile des extraits était notamment d'ordre formel, le choix de la lecture de l'historien roumain a été orienté parfois par des considérations plus amples et plus profondes<sup>15</sup>.

On peut affirmer la même chose en ce qui concerne la lecture du poème *Don Juan* de Byron et les notes extraites de la main de Bălcescu.

Bien sûr la figure de *Don Juan* n'a rien d'héroïque, dans le sens classique du mot. Mais ce véritable roman picaresque en vers, fondé sur la dichotomie entre le réel et l'idéal, dont il est le principal personnage, a du sa célébrité européenne, dans une grande mesure, aux opinions contrastantes qu'il a fait naître. Il a été hautement apprécié par Shelley et Walter Scott, Sainte-Beuve et Alfred de Musset, Goethe ou Pouchkine. Écrit entre 1818-1823, l'ample poème était en somme un vaste panorama satyrique de l'Europe et des faux modèles contemporains de l'auteur (y compris ceux que lui même avait antérieurement promus), considérés dans la perspective de ses idées socio-politiques de 1821, fortement influencées par l'expérience du mouvement italien des *Carbonari*. *Don Juan* démontre, plus peut-être que toute autre création antérieure de Byron, que pour le grand poète anglais, tout comme dans la vision révolutionnaire de Bălcescu, la poésie et la politique ne font qu'un et que « des rêves comme le sien ont forgé l'an 1848 »<sup>16</sup>. On a défini son grand poème épique comme création paradoxale, en même temps poème

<sup>14</sup> Ibidem : « Le fiat. »

<sup>15</sup> Nicolae Liu, *Nicolae Bălcescu et la légende napoléonienne en Roumanie*, dans « Revue roumaine d'histoire », XI, 1972, n° 4, pp. 581-601.

<sup>16</sup> Robert Escarpit, *Lord Byron, un tempérament littéraire*, vol. I, Paris, 1956, p. 70.

romantique et satire réaliste<sup>17</sup>. Un motif de plus pour capter l'attention de l'homme de lettres roumain, lui même romantique, avec de vigoureux traits réalistes. Enfin, quoique tourmenté par la maladie, le travail et les difficultés, Nicolae Bălcescu manifestait dans sa lettre à Vasile Alecsandri, du 1<sup>er</sup> octobre 1847, un penchant particulier pour l'humour et la poésie, en même temps que le désir d'une « séance de rire à deux », aussi proche que possible. Il ne s'agissait pas seulement d'un réconfort offert à son ami après la mort de la jeune bien-aimée du poète, mais d'un besoin réel de sa nature portée à l'optimisme.

Quant à l'épisode de 1790 de la guerre russo-turque, qui fait l'objet des chants VII et VIII, il occupe une position centrale dans le poème. Nicolae Bălcescu a été attiré par ces deux chants parce que les événements racontés par la « muse véridique » du poète anglais avaient lieu sur le territoire roumain. Il s'agit de la campagne de Moldavie, commandée par le prince Potemkine, le favori de la tsarine Catherine II, et de ses insuccès devant les murs de la forteresse d'Ismail, située sur le bras nordique du delta du Danube<sup>18</sup> jusqu'à l'arrivée du général Souvorov, « cet amant des batailles » qui a pris la forteresse comme on lui a donné l'ordre, « coûte que coûte », et a passé toute la garnison et presque toute la population turque au fil de l'épée. Éclatante occasion pour Byron de condamner les guerres de conquête entreprises au gré du caprice des monarques absolus, comme un enfer pavé de glorieuses intentions. Il célèbre la paix et les seules guerres qu'il approuve sont celles pour la défense de la liberté ou pour la libération, comme celles de Léonidas et de Washington. Il déclare sa « haine farouche, complète, invétérée pour tout despotisme, chez toutes les nations », et sa croyance « qu'une révolution seule peut sauver la terre des souillures de l'enfer ».

« Le VII<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> chants – observa Lord Byron dans les notes du VII<sup>e</sup> chant de *Don Juan* reproduits par Benjamin Laroche – contiennent une description étendue et détaillée du siège et de la prise d'Ismaël, avec force et sarcasmes sur nos soldats mercenaires, ces bouchers en grand. Avec de pareilles opinions, ainsi développées, il est nécessaire, dans notre siècle de tyrannie et de philosophie, de jeter loin de soi le fourreau : je sais que j'aurai de terribles adversaires : mais *il faut livrer la bataille* [le soulignement m'appartient, N.L.] et le résultat en sera bon pour l'humanité, quoi qu'il en puisse arriver à mon pauvre individu. »

Bălcescu lui-même a considéré son activité d'homme de lettres comme une véritable bataille contre tout ce qui est périmé dans la société, pour les transformations nécessaires, en perspective révolutionnaire, pour la liberté et l'unité nationale. Si Byron observait dans *Don Juan* qu'il a « longtemps passé pour

---

<sup>17</sup> C.M. Bowra, *The Romantic Imagination*, London, 1961, p. 173.

<sup>18</sup> Dans le territoire de la Moldavie d'entre le Prout et le Dniestr, intégré en 1812 dans l'Empire russe, sous le nom de Bessarabie, d'après l'ancien nom roumain du sud-est de la Moldavie.

le grand Napoléon des vers », Bălcescu assimila son activité d'historien et de publiciste avec l'action militaire de Michel le Brave.

Il est probable que les regards de l'historien roumain se soient également arrêtés sur l'évocation, comme autorité, du nom et de l'oeuvre du grand érudit roumain Démètre Cantemir, le prince philosophe de Moldavie de 1700, dans les chants V et VI du poème de Byron. Une note à la fin du sixième chant précisait : « Démètre Cantemir ; prince de Moldavie ; son *Histoire de la grandeur et de la décadence de l'Empire ottoman* a été traduite en anglais par Tindal ; il mourut en 1723. » Au territoire de l'ancienne Moldavie, plus précisément à la Bessarabie, se rapporte aussi un passage de la stance CVII du chant VIII. Le poète y faisait allusion à l'opiniâtre résistance de Charles XII, le roi de Suède, réfugié à Bender (l'ancienne cité moldave de Tighina) sous la protection de l'Empire ottoman, après la défaite de Poltava, quand les Turcs voulaient se débarrasser de lui, à l'insistance de ses adversaires.

Après l'étouffement de la Révolution roumaine de 1848, N. Bălcescu se trouva parmi les dirigeants exilés. Il s'établit de nouveau en France, après une année de pérégrinations dans la Péninsule balkanique, de Constantinople à Belgrade, en Hongrie et en Transylvanie. Presque toujours en péril d'être arrêté, enfermé ou exécuté, il a cherché d'entraîner dans un effort commun les Roumains et les Magyars, pour la cause de la Révolution. Le 18 octobre 1849, « Le Temps » annonçait son arrivé à Paris. Son action politique déroulée sur deux plans – révolutionnaire et diplomatique – épuise presque tous ses efforts. Mais il reprend au commencement de 1850 l'élaboration de son ouvrage sur l'époque lumineuse de Michel le Brave, en travaillant jusqu'à la fin de l'an avec intermittences, à cause des autres préoccupations plus pressantes.

L'année 1851 a représenté non seulement la retraite par étapes de la vie politique active, à cause de la maladie fatale aggravée par ses efforts excessifs et les privations de l'exil, mais aussi une époque de travail soutenu à l'ouvrage par lequel il désire, au prix de sa vie même, de « mettre la pierre fondamentale à l'unité nationale ». Pour suivre les conseils de ses médecins et pour rester en même temps près de Paris et de la Bibliothèque Nationale, il s'est retiré à la Ville d'Avray. Ici ou à Paris, N. Bălcescu a reçu l'invitation de V. Alecsandri de collaborer à la revue projetée par celui-là, « *România literară* ». Il a expédié comme réponse, probablement de Hyères, où il s'est réfugié vers la fin de l'année, pour passer l'hiver, un fragment remanié, extrait de sa monographie historique inachevée *Răzvan Vodă*.

En relatant la mort terrible du prince moldave de ce nom, contemporain de Michel le Brave, empalé en Pologne par ses adversaires, Bălcescu a ajouté dans une note le passage suivant du poème *The Corsair* de Lord Byron, en français : « De tous les supplices (le pale) c'est le plus long et le plus cruel. On réunit à toutes les angoisses, l'ardeur d'une soif que la mort retarde chaque jour de venir

éteindre, pendant que les vautours affamés voltigent autour du pieu fatal. De l'eau, de l'eau ! s'écrie le malheureux. La haine refuse, car s'il boit, il meurt à l'instant. »

Cette fois, l'historien roumain a eu à sa disposition la traduction en prose d'Amédée Pichot, probablement dans une des dernières éditions des *Oeuvres complètes*, d'où il a reproduit la strophe IX du chant II<sup>19</sup>.

Mais il connaissait certainement le poème depuis longtemps (la version roumaine de I. Heliade Rădulescu a paru en 1837). Il a emprunté son principal nom conspiratif pendant l'exil – Conrad Albert – aux héros de Byron et de Mickiewicz. Avec ce pseudonyme était signé aussi le manuscrit de *Răzvan Vodă*, envoyé à Iași et publié en 1852 dans le premier numéro de « *România literară* », supprimé par la censure<sup>20</sup>.

Sous les traits spirituels du corsaire Conrad, proscrit espagnol opérant dans le Levant, comme sous ceux des autres personnages principaux de ses poèmes, Byron s'est peint lui-même. Bălcescu a apprécié son désir de liberté, pas l'individualisme orgueilleux et le mépris aristocratique de ses héros. On trouve chez l'historien roumain une inégalité d'humeur, notamment pendant la maladie et l'exil, mais il s'est dérobé toujours à l'attraction du ténébreux, du satanisme ou de la mélancolie universelle. Il a critiqué le « mal du siècle » dans ses effets paralysants sur les contemporains.

Bien que dans des conditions et des proportions différentes, Byron, autant que Bălcescu, a cultivé l'évocation du passé, confirmée par l'autorité des documents et sensibilisée par les sentiments. Tous les deux, formés à l'esprit des Lumières, se sont désolidarisés théoriquement du Romantisme, en le pratiquant eux-mêmes. Tempéraments dynamiques, passionnés, ils ont connu l'exaspération et la révolte, mais ils ont dépassé les crises d'âme, en mettant leurs talents au service de la vérité et du beau, de la justice et de la liberté. Jeunes, marqués par une existence dramatique et par une fin prématurée, ils ont cultivé les lettres comme alternative de l'action et ils ont eu la capacité propre aux héros de sacrifier tout pour une grande cause, la cause des peuples.

---

<sup>19</sup> BAR, ms. 80, f. 153v. Bălcescu indique lui-même à la fin du passage reproduit : « Lord Byron, *The Corsair*, ch. II ». Par comparaison avec sa reproduction manuscrite, le texte d'Amédée Pichot présente deux petites différences : « *on choisit* le plus long et le plus cruel, *celui* ». Pendant l'impression posthume de la narration *Răzvan Vodă*, la référence de Bălcescu au poème de Byron a été éliminée.

<sup>20</sup> Le numéro a été autorisé en 1855 avec des modifications. On a éliminé une proposition indésirable de *Răzvan Vodă*, mais on a donné la permission à Vasile Alecsandri de publier la narration avec le nom de l'auteur.